

Recherches sociographiques



Nancy GUBERMAN, Jocelyne LEBLANC, Françoise DAVID, Josée BELLEAU, *Un mal invisible, l'isolement social des femmes*

Maria De Koninck

Volume 36, numéro 1, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056936ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056936ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Koninck, M. (1995). Compte rendu de [Nancy GUBERMAN, Jocelyne LEBLANC, Françoise DAVID, Josée BELLEAU, *Un mal invisible, l'isolement social des femmes*]. *Recherches sociographiques*, 36(1), 169–171.
<https://doi.org/10.7202/056936ar>

Nancy GUBERMAN, Jocelyne LEBLANC, Françoise DAVID, Josée BELLEAU, *Un mal invisible, l'isolement social des femmes*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1993, 200 p.

Le Regroupement des centres de femmes (l'R) du Québec, organisme provincial qui compte 82 membres, a déjà à son actif plusieurs publications sur les problèmes auxquels sont confrontés les centres, notamment la question de la violence. À celles-ci, vient s'ajouter *Un mal invisible*, qui traite de l'isolement social.

C'est pour mieux comprendre les problèmes vécus par les femmes et ajuster les activités des centres en conséquence que l'R a entrepris la recherche dont les résultats sont présentés dans ce livre synthétique et accessible.

Le projet visait à ajouter aux études sur l'isolement social un autre point de vue, celui des femmes seules qui s'adressent aux centres de femmes. «Isolement» et «solitude»: les auteures utilisent les deux termes tout en insistant sur la dimension sociale et structurelle de ce phénomène. «Nous n'avons rien découvert de radicalement spectaculaire», écrivent-elles en conclusion, «rien qui ne puisse faire les manchettes de la presse nationale» (p. 179). Or, c'est justement la priorité accordée à «l'ordinaire», au quotidien de femmes seules qui fait l'intérêt du document.

On a retenu une hypothèse au départ qui, écrit-on, découle de la pratique des centres : l'isolement des femmes est directement lié à leur condition spécifique. De là une lecture du phénomène qui intègre les rapports de sexe comme variable analytique. Trois objectifs étaient poursuivis pour appuyer cette hypothèse : comprendre la nature du phénomène de l'isolement social et en décortiquer la dynamique, identifier les stratégies des femmes pour modifier leur situation et enfin, connaître leur évaluation de la réponse offerte par les centres de femmes.

C'est en faisant appel aux femmes, par le moyen d'entrevues, que la recherche fut réalisée. Les participantes furent choisies parmi celles qui avaient été en contact avec un centre de femmes dans les deux années ayant précédé l'enquête et qui s'identifiaient comme ayant vécu ou vivant de l'isolement. Trente-deux femmes furent ainsi sélectionnées à partir de six centres situés dans différentes régions du Québec auxquelles se sont ajoutées quelques autres : immigrantes, handicapées et lesbiennes. La présentation des résultats est étayée de témoignages et un portrait de chaque participante est présenté en annexe.

Les propos recueillis sur les expériences et les conditions qui ont conduit à l'isolement sont regroupés dans un chapitre couvrant près de la moitié du livre. On nous présente ainsi successivement :

- Les femmes au foyer : «dévalorisées, écartées de la vie publique, sans autonomie financière et souvent sans soutien affectif, trop de femmes au foyer paient encore un prix exorbitant pour avoir voulu prendre soin des leurs. Comme si l'isolement des unes devait forcément nourrir le bien-être des autres» (p. 43).
- Les chefs de famille : «Lorsque la famille manque de tout, c'est d'abord la mère qui écope» (p. 52). «Pour ces mères, comme pour les femmes au foyer, l'isolement semble inextricablement lié aux fonctions que la société leur attribue encore, en 1993 : mère, épouse, ménagère... Même s'il leur procure une autonomie financière, le travail rémunéré leur apporte un surcroît de préoccupations, transforme leur vie en course contre la montre, et souvent les isole davantage» (p. 63).

- Les femmes en dehors des centres urbains pour qui l'absence de transport est un problème quotidien majeur.
- Les victimes de violence conjugale qui «même quand elles réussissent à fuir la violence... ne voient pas forcément la fin de leur isolement» (p. 74), se retrouvant alors dans des conditions similaires à celles des femmes chefs de familles monoparentales.
- Les handicapées, pour qui le facteur qui contribue peut-être le plus à leur isolement est «l'attitude des autres, de la société comme des parents et ami-e-s» (p. 78).
- Les immigrantes confrontées d'une part à des conditions favorisant la dépendance et d'autre part, aux difficultés liées au changement culturel, que ce soit à l'égard de l'éducation des enfants ou du partage des responsabilités familiales.
- Les lesbiennes «isolées socialement parce qu'elles sentent dès le départ qu'elles doivent cacher une partie de leur identité face aux préjugés et aux tabous» (p. 102).

Le livre s'attarde ensuite à l'effet de l'isolement sur la santé physique et mentale dans un chapitre très court mais qui n'en fait pas moins bien ressortir les liens entre ces phénomènes, notamment la relation entre la santé et les comportements de dépendance. Puis, on présente les différentes solutions des femmes pour contrer leur isolement : démarches personnelles, réactions individuelles, suivies de l'identification des changements sociaux nécessaires... «Mais d'abord, il faut reconstruire son identité sur d'autres bases et obtenir pour cela de l'aide et de la reconnaissance» (p. 116). Les solutions sont diverses; au-delà de l'affirmation de soi et de la recherche d'aide, des activités concrètes sont entreprises : retour à l'école, travail bénévole, travail salarié...

Un autre chapitre porte sur les rapports sociaux de sexe et explique comment, selon les participantes, la situation des femmes se distingue de celle des hommes; conditions socio-économiques, sphères d'activités, attitudes et comportements découlant d'une socialisation différente. «Concrètement, disent-elles, les hommes sont isolés à cause de leur difficulté d'exprimer et de partager leurs émotions. Les femmes le sont à cause de leur absence du marché du travail, de la pauvreté qui en découle, de leurs responsabilités familiales et de l'absence de lieux où elles peuvent rencontrer des gens, nouer des amitiés sans faire face aux préjugés» (p. 144).

Enfin, on présente le travail des centres de femmes en montrant pourquoi ils se définissent comme «une réponse à l'isolement psycho-social des femmes»... «des lieux d'appartenance et de transition, des ressources polyvalentes, tout un réseau d'entraide et d'action» (p. 150).

Un mal invisible constitue un document fort intéressant à deux titres. Premièrement, il explique de façon imagée comment se construit socialement l'isolement des femmes et comment celui-ci se vit dans le quotidien. Deuxièmement, il illustre les dynamiques qui font des centres de femmes un lieu stratégique dans la démarche des femmes vers l'amélioration de leurs conditions. C'est ainsi que la complexité de la situation décrite au début et étayée par les témoignages est confirmée au chapitre des solutions par la diversité des réponses qu'offrent les centres de femmes; cette diversité tient à leur souplesse et au fait qu'ils sont d'abord un lieu à partir duquel les femmes trouvent elles-mêmes la solution qui leur convient.

Au delà de l'intérêt des informations contenues dans ce livre, celui-ci sera certainement utile pour tout enseignement ayant pour objet la construction d'un phénomène social ou la mise en place et l'articulation de ressources communautaires adéquates. Sa force réside sans doute dans la diversité des situations présentées ainsi que dans le respect qui s'en dégage à la fois pour le «quotidien ordinaire» des femmes et pour les stratégies qu'elles mettent en œuvre afin de l'améliorer.

Maria DE KONINCK

*Département de médecine sociale et préventive,
Université Laval.*

Francine BURNONVILLE, *Les femmes sont-elles allées trop loin ? De la citoyenneté au pouvoir politique*, Montréal, Le Jour, 1992, 269 p.

On peut regretter le titre sensationnaliste (mais c'est peut-être l'éditeur qui l'a choisi) qui ne reflète pas la pensée de l'auteure, mais plutôt les réactions de certains hommes devant les «excès» des demandes féministes. C'est ce type de réactions masculines qui, aux yeux de Francine Burnonville, expliquerait pourquoi les femmes, à différents moments de l'histoire, reculent après avoir obtenu des gains, pourquoi les femmes occupent encore si peu l'espace politique et pourquoi elles restent assujetties à l'univers domestique.

Dans cette optique, l'auteure présente une lecture sociohistorique de la participation des femmes aux grandes luttes sociales et des stratégies utilisées par certains hommes pour les remettre à leur place. Réfutant le point de vue selon lequel l'histoire des femmes est une progression lente mais continue vers l'égalité avec les hommes, elle voit poindre une époque de refroidissement et un retour des femmes au foyer, «essouffées et épuisées par l'âpreté du combat» (p. 16) jusqu'à la prochaine bataille.

Francine Burnonville présente au départ un cadre théorique féministe macrosociologique, qui postule qu'on ne peut comprendre l'inscription des femmes dans le champ politique sans prendre en compte la division sexuelle du travail, tant dans la sphère privée que dans la sphère publique, ainsi que l'état des rapports de force entre les différents groupes sociaux, et qu'on doit considérer la féminité comme le produit à la fois de la socialisation patriarcale et des conditions matérielles faites aux femmes.

Pour étayer sa démonstration, elle analyse, à l'aide de statistiques et de documents français et québécois, trois moments «chauds» des revendications féministes : celui de la Révolution française de 1789, où se pose la question de la citoyenneté des femmes; celui du mouvement ouvrier de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, où sont en jeu le droit à l'emploi et les conditions de travail des femmes; et celui de mai 1968, époque de la «libération» des femmes.

À partir d'une analyse des habitus sexués influencée par BOURDIEU, l'auteure met en relief, après le rappel de certains éléments de conjoncture propres à chaque période, comment les femmes remettent en question le type de socialisation qui leur est proposé, comment elles élaborent leurs revendications, par quels replis stratégiques les hommes réagissent à